

Par le chemin du torrent

C'est un de ces jours sans idée préconçue d'itinéraire. La forme physique reste toujours aussi indécise : la vieillesse et les maux divers qu'elle entraîne limitent les possibilités. Il sait trop bien que désormais l'Estrop n'est plus à sa portée, que la montagne des Têtes serait aussi lointaine que peu attirante. Finies les grandes bavantes qui, paradoxalement, lui apportaient de la joie. La sagesse dauphinoise, avec sa prudence cauteleuse, assure qu'il faut faire le peu que l'on peut avec le peu que l'on a. Médiocre consolation, mais quoi !

Aujourd'hui il va se payer le luxe d'un petit nombre d'heures de marche sans but défini à l'avance, ce qui laisse la possibilité de s'arrêter sans trop de regrets dès que le vieux corps en aura assez et le lui fera savoir. Et l'on peut compter là-dessus : il le fera savoir sans aucun ménagement, le moment venu.^a

Il a donc arrêté son auto sur une plate forme taillée dans le schiste noir, à une centaine de mètres de la cabane du Chastelas où il a gîté bien des fois dans sa lointaine jeunesse avant d'escalader la Sèche au petit matin. Autrefois venu à pied depuis Prads, car il n'y avait pas de route alors ; aujourd'hui, les muscles de son auto plus vaillants que les siens l'ont hissé des trois cents mètres qui dominent la vallée du

a. Bien que le texte ne le mentionne pas, cette nouvelle se déroule entièrement sur le territoire de l'ancienne commune de Mariaud, dans la haute vallée d'un affluent de la Bléone.

Buissing, par une route qui ressemble plutôt au fond d'un torrent à sec. Ça suffit pour les pauvres pneus.

Ses chaussures enfilées, il laisse l'auto à son attente patiente, quitte aussitôt la route de Saumelonge et prend à gauche le chemin muletier (mais y a-t-il encore des mulets, de nos jours ?) qui descend le ravin du Reybaud, assez haut d'abord, mais il atteindra le fond tout à l'heure pour devenir le modeste sentier qui mène à Vière. Trajet à souvenirs : il a rencontré un jour un phénomène qui se promenait avec son arbre généalogique dans son sac et le lui a aussitôt exhibé avec de profuses explications. Sur ces sentiers de moyenne montagne où l'on ne croise quasi personne la qualité surpasse hautement la quantité et l'on y découvre de fiers originaux.

Tout en suivant les lacets du chemin qui descend parmi les prés, bien au dessous du petit village de Saumelonge, maintenant, il songe à cet homme grand et sec qui cassait la croûte à côté de lui, au bord du Morgon. Il avait d'abord parlé — et il parlait volontiers et bien ; il suffisait de savoir écouter, ce qu'il considère comme une de ses rares qualités. Cet homme avait d'abord disserté sur Pierre Valdo, le fondateur du schisme des Vaudois et des rapports de sa doctrine avec celle des Bogomils. Puis, peut-être après une allusion à sa jambe artificielle, il avait raconté sa guerre, exposant les faits les plus surprenants sur le ton le plus objectif, tranquillement, comme choses allant d'elles-mêmes, l'air de dire : bien sûr, vous en auriez fait autant à ma place. Lorrain, enrôlé de force dans la Wehrmacht et expédié dans l'enfer de Russie, il profite d'une bataille monstrueuse pour passer du côté russe, se fait reconnaître et expédier en Angleterre. À l'entendre, on aurait cru qu'il s'agissait simplement du village voisin. Là, on le revêt d'un uniforme d'officier allemand et on l'expédie en France où la Gestapo finit par le happer et le condamne à mort. Il s'évade, comme chose allant toujours de soi et revient en Angleterre. Là, sous uniforme de

la Wehrmacht, on le parachutait en Allemagne. Mission réussie, et retour à Londres. Le tout exposé sur un ton uni, matter of fact, comme s'il s'agissait d'un compte-rendu un peu ennuyeux. Deuxième parachutage sur le Reich. Cette fois, petit ennui : la Gestapo le reprend et le recondamne à mort. Bien entendu, il s'évade encore, abandonnant une jambe dans l'aventure. Et voilà la fin de la guerre, pour lui. Qui ne dit pas que la réalité peut dépasser la fiction ?

Ainsi remuant dans son esprit cette réflexion banale, il suit le chemin qui descend vers le vallon de Reybaud. Qui pouvait bien être ce Reybaud pour avoir ainsi laissé son nom sur la carte ? Sans doute se trouvait-il là pour répondre aux officiers cartographes qui vers les années 1880 établissaient ces relevés géographiques où les montagnes étaient très approximativement représentées par des chenilles et l'onomas-tique livrée à la fantaisie de militaires qui ignoraient tout du pays et de son dialecte, comme le rappelle l'exemple classique des deux fermes, celle d'Eslamiou^a et celle de Lousabipa^b.

Le voilà parvenu au bout du chemin, à la plate forme de schiste noir. Un très modeste sentier descend courtement au fond du fameux ravin où serpente encore, en cette saison, un ruisseau presque imperceptible. La première idée serait de le suivre, mais les anciens en savaient davantage : plus loin s'élève une série de redans rocheux, et ils ont tracé un astucieux itinéraire qui s'élève sur la rive droite pour éviter ces pièges. On reste chaque fois émerveillé de l'intelligence et de l'adresse qui ont mené de tels tracés, de la façon dont ils tirent le meilleur parti possible du terrain avec le moins possible d'efforts. Ces anciens ont réalisé le rêve qu'ébauche plus ou moins chaque homme : laisser une trace de soi sur la terre. De façon anonyme, bien sûr, mais c'est encore plus beau. Bien plus beau que cette fichue époque où l'on a hu-

a. C'est la mienne.

b. Je ne sais pas.

milié les montagnes en les affublant d'un nom souvent quelconque — ou pire. Ce qui était Chamalungna, le séjour de la Déesse mère, étant ridiculement devenu Everest, d'après le nom d'un vague colonel du service géographique.

En effet le sentier quitte le ruisseau, que nul ne s'est soucié de baptiser, monte sur la rive droite et enjambe le petit ravin à l'aide d'un pont de bois presque neuf. Qui donc a pu le construire ? peut-être les scouts qui, pendant un temps, avaient entrepris de rafistoler l'église de Vière, de façon catastrophique, entre parenthèses, les bonnes intentions ne suffisant pas en ce domaine. Ce pont lui rappelle la joyeuse colère de l'amie chère qu'il avait menée ici, avec son mari et son fils, et qui, ayant soigneusement cadré une photo qu'elle prévoyait magnifique, s'était soudain rendu compte que l'appareil n'était pas chargé au départ. Le sentier s'élève doucement, tandis que s'abaisse le fond du vallon, coupé de grandes lames rocheuses. Voici le point où, sous ses yeux, l'homme à l'arbre généalogique a ramassé un beau cristal de roche, découverte invraisemblable au milieu de schistes noirs. À se demander si quelqu'un ne l'avait pas laissé tomber là, volontairement ou non. Il avait été plutôt vexé de n'avoir pas repéré ce cristal le premier. Peut-être s'agissait-il d'un canular plus ou moins élaboré : l'année précédente, sur le plateau du Siou blanc^a, il avait enquillé au hasard une vague sente, presque effacée sous l'herbe, qui devait le mener partout ou nulle part. Et voilà qu'elle se terminait abruptement dans un chaos rocheux. Au dessus d'une large fissure, une dalle exhibait une inscription en soigneuses capitales : « Ici au douzième siècle, a vécu l'ermite Brandon pour extraire le cinabre nécessaire à l'élaboration du grand œuvre alchimique. » Puis une autre inscription, pleine de prévenance, indiquait : « Grotte, attention, danger ». Un

a. Massif situé entre le Beausset et Méounes, dans le département du Var.

peu étonné — du cinabre sur un plateau Karstique? — il avait voulu vérifier : la grotte n'était qu'un étroit cul de sac de deux mètres au plus et sans la moindre issue. Tout cela n'était donc qu'une laborieuse attrape, conçue pour piéger le très improbable visiteur qui aurait l'idée saugrenue de venir jusqu'ici. Bizarre : il avait été plus étonné que vexé.

Cheminant toujours parmi des buis, il avait atteint le point le plus élevé où parvenait le sentier. Déjà le vallon s'élargissait et l'on distinguait l'échancrure où il rejoignait la vallée de Galèbre, ouverte par une vraie rivière, cette fois. Sur sa gauche, des prés, des arbres, une espèce d'oasis après le parcours dans les terres noires. On pouvait comprendre qu'un village se fût jadis établi là. Abandonné depuis longtemps : on savait vaguement qu'un isolé y était resté cramponné jusqu'en 1939, puis avait disparu corps et biens dans le tourbillon noir de la guerre. Depuis... *etiam perierunt ruinae*. Penser que les Allemands étaient venus jusqu'en ce lieu perdu! Tuer qui? Brûler quoi? Seuls des murs de pierre à moitié éboulés indiquaient l'emplacement de maisons séparées par ces raides sentiers à escaliers qu'on trouve dans tous les villages de montagne, et l'on devine (ait?) encore les traces de ceux et celles qui y circulaient, y vivaient et sans doute y mouraient, en pleine solitude. Trois heures de marche pour rejoindre Saint-Pierre en suivant (malaisément) le fond de Galèbre (masculin, ou féminin? Il ne savait). Une heure et plus pour Saumelonge et de là deux heures encore pour Prads, puisque la route n'existait pas à cette époque, mais seulement un sentier sur lequel il avait bien des fois traîné en maugréant ses pieds fatigués, au retour de longues courses. Le village devait donc végéter, en une sorte d'autarcie. Sans compter que le trajet pour rejoindre Saint-Pierre remonte très haut sur la rive droite et, vers la fin, se perd dans une jungle épineuse, dont il gardait un souvenir cuisant.

Maintenant survivait le clocher de l'église, un clocher plat



Vière

à la provençale où persistaient curieusement deux cloches : bien étonnant qu'elles n'aient pas été récupérées par des vandales quelconques. Évidemment, plus de toit ; la petite nef montrant encore un relief de voûte au-dessus de l'abside — mais ces termes pompeux pouvaient-ils convenir à une aussi modeste chapelle ? Devant l'entrée, un bout de place, et même une fontaine bricolée avec un long tuyau de caoutchouc qui apporte l'eau de la rivière. Un banc pour s'asseoir devant une grange.

Mais ce n'est pas pour cela qu'il est venu en ce lieu : il faut continuer, descendre jusqu'à Galèbre, patauger un instant, puis trouver sur la droite un immense pré bordé de fayards, bien inattendu en ces parages. Un chemin nettement tracé le longe, avant de s'enfoncer dans des taillis. Il sait qu'il se prolonge assez longtemps, jusqu'à l'endroit où, inopinément et sans raison apparente, il tourne à gauche, à angle droit, se dirige vers la rivière Galèbre et s'arrête net à son bord. Aucune trace sur la rive opposée dont l'aspect

même n'engage pas à essayer de la suivre. Alors pourquoi ? Que s'est-il passé depuis les temps anciens ?

C'est à cet endroit qu'il avait rencontré l'homme à l'arbre généalogique et il se souvient du début de dialogue, une fois le bonjour échangé : « Jusqu'où ce chemin va-t-il ? — Jusqu'à l'infini, Monsieur. » Ma foi, c'était bien répondu et la conversation s'était enclenchée, d'autant plus aisément que l'autre ne demandait qu'à parler, et il racontait fort bien. Il avait été chef de la Résistance dans les Basses Alpes, il énumérait des gens et des pays, et tous deux étaient enchantés de constater qu'ils connaissaient aussi bien ces lieux, pourtant peu fréquentés : « Il n'y avait plus qu'une femme à Saumelonge et c'est chez elle que nous allions pour le ravitaillement, ou bien le cantonnier du Labouret le déposait dans une cache près du monument de Monzie »^a. Les souvenirs du maquis s'enchaînaient, coups de mains, dénonciations et trahisons, exécutions des Judas, embuscades au long de la voie ferrée d'Aix à Veynes, et, pour finir, cette remarque qui lui avait gagné la sympathie de son auditeur : « Et j'ai tué bien des types qui valaient peut-être mieux que moi ». Après cela étaient venus les souvenirs d'enfance et de jeunesse et l'exhibition du fameux arbre généalogique qui montrait une longue ascendance paysanne dans le secteur de Jausiers. Vraiment, on rencontrait parfois de drôles de phénomènes en des lieux imprévus.

Il s'est assis sur un tronc d'arbre au bord de la prairie. Les jambes ne protestent pas trop et l'endroit est d'une beauté apaisante. S'installer à Vière pour y finir ses jours ? Une vue de l'esprit : il faudrait un hélicoptère pour amener le nécessaire à vivre. Il hausse involontairement les épaules. Mais pour aujourd'hui ne vaudrait-il pas la peine de conti-

a. Sic. Mais en fait il s'agit du monument à Prosper Demontzey, ingénieur des Eaux et Forêts à qui l'on doit de grandes actions de reboisement dans les Alpes du Sud.

nuer encore par la vallée de Galèbre, de voir jusqu'où il est possible d'aller jusqu'à l'infini, comme disait l'autre ? Ce massif des Trois-Évêchés tant de fois parcouru depuis tant d'années, autrefois avec ses frères, désormais seul, c'est son terrain à lui, ses racines ; et pourtant il ne le connaît pas encore entièrement. Maintenant que la vieillesse a fait son œuvre de destruction, il sait trop bien que les parcours majeurs lui sont interdits.

Mais on peut toujours rêver, et cela son subconscient le démontre, qui lui offre la nuit des songes d'exploration d'une précision déconcertante. Le dernier date peut-être d'une semaine : les lieux étaient bien connus, mais transformés par la distorsion du rêve. D'une hauteur, il considérait Prads, situé maintenant au bord d'une forte rivière, dont le cours bordait une vaste terrasse plantée d'arbres, surtout des platanes. Il s'étonnait de l'absence de tout pont qui l'obligeait à en chercher un plus loin en aval. Aussi avait-il choisi de revenir (mais où ?) par une crête qui le menait de plus en plus haut, dominant une autre vallée. D'en haut, il apercevait des maisons isolées, dont une en ciment armé, visiblement neuve. Mais comment, en l'absence de tout chemin, même de sentier, avait-on pu amener les matériaux ? Plus étonné encore, il découvrait une voie ferrée, partant de nulle part et n'aboutissant nulle part, mais très correctement construite, sur une longueur de quelques kilomètres. Près d'une gare dépourvue de sens, stationnait même une rame de quatre ou cinq wagons, noirs ou vert sombre, comme tombés de la lune. De plus en plus surpris, il vérifiait sur sa carte au 20 millièmes : mais oui, ce fragment de voie ferrée y figurait bel et bien. Tout à sa perplexité, il poursuivait sa marche au long de la crête, en une sorte de mouvement tournant qui le mènerait à un gros village au bout d'une route dont il espérait qu'elle le ramènerait à sa base. Et en tout cela une netteté parfaite qui mettait le paysage rêvé sur le même plan d'authenticité

qu'un paysage réel. Étrange domaine que celui des songes, et qui pose une fois de plus le fameux problème : la vraie vie est-elle ce que nous appelons réalité, ou bien la réalité serait-elle vraiment le rêve ?

En attendant, la dureté du tronc d'arbre sur lequel il est assis se rappelle à lui en tant que réalité très tangible. Que faire ? revenir sur ses pas ou continuer encore un brin à remonter Galèbre ? En avant pour la deuxième solution. Le sentier est toujours nettement tracé, ce qui l'étonne car cet endroit est très peu fréquenté. Il a fallu un curieux hasard pour y croiser l'homme à l'arbre généalogique. Mais l'expérience lui a appris qu'on trouve justement les spécimens les plus originaux dans les lieux déserts, beaucoup plus que sur le sentier qui descend du Montenvers à la Mer de Glace, surtout à l'heure de la marée, comme le montre le fameux dessin de Samivel. Celui qui fuit la foule est souvent le plus intéressant. Il se souvient d'une visite au fort de la Turra, nid d'aigle haut perché au dessus de Lans le Villard, construction cyclopéenne avec d'immenses galeries creusées dans le roc. Il y avait rencontré un type longiligne, autrefois chef de la Résistance dans le massif du Mont Cenis et qui lui avait conté de bien curieuses histoires de guerre — décidément ! Et comment ses maquisards et lui étaient arrivés les premiers à Turin, et comment il les avait priés de disparaître, pour que la ville fut officiellement « libérée » par un contingent Allié, en fait le plus inattendu de tous, un régiment brésilien.

Bon : il revient au moment présent, loin des absurdités de la guerre. Mais ces hommes qui lui ont parlé de leur guerre l'ont faite sans l'aimer. Ce n'étaient pas des guerriers, race hideuse, mais des hommes. Le chemin monte doucement, suivant la pente modérée de la rivière. La vallée atteint ici sa plus grande largeur avant de se rétrécir, peut-être un kilomètre plus loin. Des arbres, chose pas tellement fréquente en ce pays, donnent une ombre presque fraîche en cette saison

automnale. Il progresse sans hâte, à quoi bon ? sachant qu'il va bientôt s'arrêter en même temps que le sentier. Continuer à suivre la vallée ? la carte lui a appris que c'était désormais le *no man's land* absolu : pas une trace de chemin, aucune ruine attestant un antique habitat, un vide étonnant. La vallée se rétrécit, se redresse et disparaît dans un immense entonnoir dénudé dominé par le pic des Têtes. D'après la carte, mille mètres plus haut, un très hypothétique pas de Galèbre qui lui paraît une simple vue de l'esprit. Il faudrait être abandonné de Dieu et des hommes pour tenter de remonter cet immense pic schisteux.

Continuer encore un brin ? Il sait trop bien que sa résistance physique est en déclin constant, qu'il lui est arrivé deux ou trois fois de tomber sans raison sur des sentiers plus que déboussolés. Il ressent de plus en plus d'appréhension à marcher seul, lorsqu'il s'agit de pays perdus comme celui-ci où une simple entorse le laisserait désemparé sans que personne ne songe à venir le chercher. Il se rappelle ce vieux curé qui a agonisé pendant dix jours d'octobre sur la crête de la Sainte Baume, lieu pourtant fréquenté, et qu'on a découvert trop tard.

Il s'assied au bord de la rivière, écoutant la chanson qu'elle se chante à elle-même, sans lassitude. De nouveau il consulte sa carte : si le chemin s'arrête, on peut le continuer par l'imagination. Voyons : si la rivière est trop grosse pour la traverser à pied, on pourrait longer la rive gauche, sous les arbres, pendant quelques centaines de mètres encore. Et de rêver : « Une forêt immense s'ouvrit devant nous, dont la solitude et le silence remplissait le cœur de je ne sais quelle religion. Les arbres y étaient si hauts qu'on n'en distinguait d'abord que le tronc ; tandis que, très loin au dessus de nos têtes, tout un océan de feuillages bruissaient confusément, comme si ce fût Thétis elle-même, suspendue dans les airs, qui nous jetait cette rumeur et cette verte nuit ».

Au débouché de la forêt, on passerait devant la trace presque effacée d'une bergerie énigmatiquement nommée l'Immérée. Longeant toujours la Barre du Ban, on évoluerait désormais en terrain dégagé, caillouteux. Plus aucun nom sur la carte. Un cheminement en pays inconnu, avec ce vague espoir, tant de fois nourri, de découvrir peut-être ce lieu impossible où nul ne va jamais. Pourtant l'expérience lui a appris qu'en ces montagnes se révèlent parfois des traces d'habitat très ancien, ignorés même des gens du pays, comme ce fantôme de pont et de sentier que son frère aîné a débusqué un jour au fond de l'in vraisemblable chaos de Malevasse, profond de quelques centaines de mètres abrupts, entre la crête de Tromas et l'arête du Jas des Pons. Des traces et surtout ce que l'on ne cesse d'attendre inconsciemment, la révélation du secret que chacun dorlote en soi-même, dans une attente toujours déçue, bien sûr. Mais c'est ce qui fait la vie : ainsi de cette gravure médiévale dont la naïveté n'est qu'apparente, qui montre un homme parvenu à quatre pattes au bord de la voûte céleste : il passe à travers elle une tête prudente et craintive autant que curieuse, et découvre, au delà de la limite de l'univers, d'autres univers.

Voilà : on voudrait arriver à la limite du monde, à la limite de soi-même, pour entrevoir, ne fût-ce qu'un instant, ce que l'on ne connaîtra jamais. Remonter cette immense pente schisteuse que la carte nomme, avec un brin d'ironie, la Grosse casse, atteindre cet improbable pas de Galèbre, pour voir enfin ce que l'on doit toujours découvrir d'inconnu et de passionnant chaque fois que l'on arrive à un col nouveau... et vraiment, chaque fois, il y a révélation, même partielle, en tout cas plaisir bien difficile à expliquer aux autres. Cela ne sera pas, aujourd'hui : il sait trop bien que la raideur de ces mille mètres dépasse de loin ses possibilités physiques, peut-être même celles de quiconque, à supposer que l'idée d'une telle tentative ne repousse pas l'esprit le plus tordu.

Avec un petit soupir, il réintègre son vieux corps, replie et range la carte. On pourrait essayer de se consoler en se persuadant que les courses rêvées restent les plus belles tant qu'on ne les réalise pas, que le K2 n'a jamais été aussi fascinant que lorsqu'il restait inviolé. Bien sûr ; mais c'est là consolation à trop bon compte. Autant accepter honnêtement ses limites et, plus prosaïquement, suivre les conseils de sa montre qui lui rappelle que l'après-midi tend vers sa fin. Il se lève, constate sans plaisir la raideur de ses jambes et entame doucement le retour à Vière. Une demi heure de marche presque horizontale doit l'y mener sans désagrément, car il semble que par chance aujourd'hui soit un jour sans crampes.

Il traverse les lieux devenus familiers, la grande prairie bordée d'arbres, jette un coup d'œil là-haut sur la rive droite où sans raison apparente, s'arrête le sentier qu'il a suivi une fois en venant de Saint-Pierre, alors qu'il pensait atteindre Vière, lieu alors inconnu de lui, presque mythique. Il regarde avec amitié le clocher de la petite chapelle : peut-être la dernière fois qu'il le voit, puis entame doucement le sentier parmi les buis qui va prendre quelque hauteur au dessus des pavres ruines du village. Voilà que l'après-midi va bientôt finir ainsi que sa promenade solitaire. L'auto retrouvée, il sera encore seul, et de même dans la suite. Mais quoi ! il faut bien continuer pour ce qu'il reste de vie. Et à ce moment, sans qu'il l'ait voulu, sa mémoire impitoyable lui souffle cette phrase : « Alors la soif de mourir me revint avec force ; et je connus que le goût de la vie ne m'avait jamais quitté »^a.

a. Paul-Jean Toulet, *Lettres à soi-même*.